

SOVAC
Importateur Exclusif SEAT
Société
Boulevard du Sahel - Autoroute du sud
Domaine Aloua - Cheraga - Alger
Tél. 017 02 40 96 / 017 02 40 97 Fax 021 39 39 03

A ÉCOQUATIF
au Salon de l'Automobile
à la SAFEX - Pins Maritimes - Pavillon "A"
du 27 Mars au 06 Avril 2007

CHRONIQUES D'UN TERRIEN

Ma rencontre avec Dahmane



Le gros orage, couvant tout l'après-midi au-dessus d'Alger, finit par éclater en début de soirée. L'averse copieuse qui en résulte transforma aussitôt les rues en véritables piscines. L'eau dévalait rapidement vers le bas de la ville, sous forme de torrents impétueux surgissant de partout. Les nombreux escaliers, ainsi que les rampes et les rues en pente, permettaient au trop plein d'eau de se libérer, dans une course folle qui finira au port. Las d'attendre la fin de l'orage, je décidai de m'engager sous les arcades de la rue Abane-Ramdane, où une foule dense et impatiente avait trouvé refuge. Au bout de la rue, je n'avais plus de choix : il fallait courir très vite pour rejoindre les escaliers qui montaient vers la rue Tanger. De là, je pouvais rejoindre, sans trop de dommages, l'objectif de la course : le restaurant-bar «Shahrazade», situé sous la librairie du Tiers-Monde, un établissement où nous nous retrouvions souvent entre amis. Justement, je devais y rencontrer un copain. L'endroit était une magnifique œuvre architecturale de style mauresque. Tout ici portait l'empreinte d'un art dont on ne se doutait pas qu'il puisse exister dans cette cave.

Question cuisine, on y mangeait surtout des plats locaux et notamment un succulent «m'thawem», pur produit de la gastronomie algéroise. Les menus, servis avec la fameuse galette au blé dur, proposaient une large gamme de recettes traditionnelles. Mais, ce soir, il était écrit que je ne goûterai pas aux délices algéroises du «Shahrazade» puisque d'ami, il n'y en avait point. Las d'attendre dans le salon intérieur — qui était notre coin préféré —, je me dirigeai vers le bar.

Cette nuit-là, il n'y avait pas grand monde. Deux ou trois couples dinaient tranquillement, alors que le comptoir était totalement vide. Seul

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

Ahmed L., le propriétaire des lieux, se tenait à sa place habituelle. Il me salua et me servit aussitôt une boisson fraîche. Oum Kaltoum entamait l'une de ses chansons célèbres. J'aimais bien écouter sa musique et j'avais quelques microsillons de ses tubes impérissables chez moi. Mais, quand j'allais au «Shahrazade», j'avais un faible pour Dahmane El Harrachi. Il m'arrivait d'ailleurs de le réclamer à cor et à cri, lorsque la clientèle, parfois composée de résidents égyptiens et syriens, redemandait sans cesse de l'Oum Kaltoum ! Quand il m'aperçut dans la faible lueur pourpre qui inondait le comptoir, Ahmed L. me salua, avant de lever les bras : «**Je sais ce que tu vas me dire ! Attends un peu et tu auras ton Dahmane !**» Au fond, je savais qu'il n'en ferait rien et qu'il attendra la fin de l'interminable «33 tours» égyptien pour répondre à mon inélectable requête : écouter le chantre algérois.

Dahmane El Harrachi a toujours représenté pour moi la voix de cet Alger de charme et de nostalgie qui restera amarré au fond de mon cœur. Lorsqu'il chante, j'ai l'impression qu'un nouveau soleil, aux rayons tissés d'amour et de générosité, se lève sur les collines de Bouzaréah, pour venir cajoler El Biar et se noyer dans la blancheur étincelante de La Casbah, avant d'aller barbouiller la mer de ce bleu unique que nul autre port ne connaît. Quand il chante, je sens Soustara frémir et, de chaque café maure, de chaque boutique d'artisan, des balcons qui s'étirent, des ruelles réinventées par le rire des enfants, des jardins assoupis, des cuisines sentant bon la sardine et les frites ; de chaque mètre carré de ce quartier typique, montent la même tonalité, le même hymne, la même souffrance, les mêmes espoirs. Quand il chante, j'entends El Bahdjia fredonner, j'entends les arbres déclamer les vieilles romances oubliées et les oiseaux gazouiller de bonheur. J'entends les barques du port se parler dans le langage des amoureux, tendrement

ballottées par les vagues somnolentes de midi. J'entends Bab-el-Oued raconter la tranquille nonchalance de ses terrasses inondées de soleil et de gaieté. J'entends se réveiller la mer du côté de la Pointe, quand l'heure de l'apéritif sonne et que la tentation de pousser jusqu'à Bainem monte au troisième verre. J'entends pousser le désir d'aller voir si les crevettes de «Sauveur» sont toujours aussi royalement servies.

C'est une chanson qui ne meurt jamais. Elle renaît chaque matin, dans la maigre lueur de l'astre naissant, dans les pas hésitants de l'ouvrier, dans le visage défilant de la femme de ménage qui attend le bus, dans le rêve du marin s'apprêtant à conduire sa felouque à travers les eaux, encore endormies, de la rade, dans le sourire de l'enfant ployant sous son cartable, dans le sifflet du policier qui arrache au jour ses premiers cris, dans la perpétuelle renaissance de la vie. Telle une cascade d'amour, la voix rauque et paisible de Dahmane descend sur la ville pour y semer les graines d'espoir et réinventer le chaâbi pour la majorité, dans le langage de tous les jours et la philosophie du bon sens. Rarement, musique aura été aussi populaire, dans sa quête de vérité et dans son expression inégalée du vécu quotidien. La sagesse qui s'en dégage est une grande leçon de morale qui, loin de se dispenser sous forme de serments prétentieux, vient à vous dans le plus simple des appareils, portée par une musique qui danse comme les troubadours des souks de jadis.

J'en étais à mes rêveries quand une ombre se faufila dans la salle et vint jusqu'au comptoir. J'entendis alors Ahmed L. dire au nouveau venu : «**Tu sais, Dahmane, ce gars me cause des ennuis à propos de... toi !**» Puis, réalisant qu'il pouvait être mal compris, il me désigna une seconde fois en précisant : «**Il me réclame sans cesse ton «33 tours», alors que je dois satisfaire tout le monde !**» Il se retourna vers moi. Je n'oublierai jamais ce regard

exalté, ces deux yeux tranquilles qui trahissaient une grande sensibilité. Le visage est paisible malgré la rudesse des traits et l'aspect abrupt des joues, creusées par les sillons d'une vie fiévreuse. Un sourire à peine dessiné au-dessus de ses petites moustaches, il me lança de sa voix rocailleuse : «**Ah, ya kho ! Je suis honoré. Mais, il ne faut pas faire de problème ici à cause de mon disque. Peut-être que les autres clients n'aiment pas...**»

Dahmane était à côté de moi. Le Sage aux jours tourmentés, celui qui a incarné mieux que quiconque les inconstances de l'existence et subi les affres de l'émigration dans sa chair, était là, le visage mouillé par l'averse, la tête couverte d'un béret noir et le maigre corps enveloppé d'un imperméable de la même couleur.

Juste au moment où j'allais lui répondre, le son de sa voix monta des hauts parleurs. Je connaissais ce refrain. Je les connais tous par cœur. C'est la chanson des deux colombes scrutant l'horizon marin, du haut de leur palais. Un autre refrain, une autre envolée vers le monde mystérieux de Dahmane et de son art hors pair.

L'homme a le don de nous faire revisiter les comportements de nos semblables, à la lumière d'une lanterne qui ne s'éteint jamais, parce qu'elle utilise simplement le carburant du cœur. Encore une autre, faite d'amour et de trahison. Le chanteur raconte-t-il une expérience personnelle ? Et une autre encore qui fait valser les cœurs, dans le tourbillon des émotions et la frénésie des passions. Et une autre encore, à l'intention des exilés : «**Toi, le partant... Là où tu vas, où tu t'en iras, tu finiras par revenir...**» Revenir aux mêmes rivages gorgés du soleil généreux de l'Algérie immortelle qui vit et vivra, malgré tous les bradages et les censures des nouveaux nababs ! Qu'ils doivent être tristes ceux qui habitent loin du parfum des oranges et des effluves nocturnes du jasmin et des lilas, ceux qui ne voient pas l'opaline



Par Maamar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

Casbah agenouillée sur l'Amirauté, ceux dont les yeux habitent la nostalgie des couleurs de l'absente Méditerranée.

Dahmane, ce soir-là, ne dira pas grand-chose. Comme s'il voulait nous laisser jouir de cette musique qui faisait pousser des multitudes de petits Alger dans nos cœurs apprivoisés.

Lorsque, devant son insistance, Ahmed L. remit le disque d'Oum Kaltoum, il parla enfin. Mais pas de lui. De la vie, des problèmes, des voyages, de l'amitié. Il disait les choses avec simplicité et courtoisie. Dahmane était un condensé de modestie.

Aux coups de minuit, il me salua et s'engouffra dans le couloir qui menait aux escaliers. La dernière image que je garde de lui est cette ombre agile qui s'estompa doucement dans les volutes des fumées dégagées par nos cigarettes. Je ne le revis jamais jusqu'au jour où, par un lourd matin de fin août 1980, la nouvelle de sa disparition accidentelle se répandit aux quatre coins d'Alger.

Il est mort sur cette belle corniche qu'il adorait et qu'il chantait souvent. Peut-être tout près de ce palais éblouissant de blancheur où les deux colombes venaient de réaliser qu'elles savaient pleurer comme les êtres humains...

M. F.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com

CES DEUX-LÀ, JE VOUDRAIS BIEN LES RENCONTRER !

«Visite de Juan Carlos en Algérie. D'un commun accord, Alger et Madrid ont évité d'aborder un sujet qui fâche. Le Sahara occidental ? Non !
Le transfert de Hadj Aïssa au Réal de Madrid

Un salarié algérien sur trois est stressé. Ce n'est pas moi qui donne le chiffre. C'est l'INRP, le très sérieux Institut national des risques professionnels. Je vous vois déjà les bras en l'air, les yeux exorbités, la bouche en O majuscule, criant au tsunami nerveux, à l'avalanche dépressive et à la déprime généralisée. Vous vous dites que rien ne va plus si un Algérien sur trois souffre de stress chronique. C'est tout de même drôle que vous vous intéressiez seulement à cet Algérien sur trois. Que vous ne focalisiez que sur ce stressé-là. Mais bonté divine ! Y a plus grave ! Et le plus grave, c'est de regarder cette statistique autrement, à l'envers. A en croire donc le chiffre de l'INRP, deux Algériens sur trois... ne seraient pas stressés. Le voilà le truc énorme ! Par quel miracle, en Algérie, en 2007, deux salariés sur trois ne souffrent pas de stress ? Je peux vous jurer que depuis que j'ai pris connaissance de cette statistique, je n'ai plus qu'un seul truc qui me tourmente dans la tête : rencontrer ces deux travailleurs

pas stressés pour un sou. J'estime que c'est une curiosité légitime de ma part. Pas parce que je suis journaliste et donc professionnellement curieux, non ! Juste en tant que citoyen stressé, j'ai d'énormes difficultés à croire qu'il puisse y avoir dans mon pays, un pays où l'actualité est faite de scandales à milliards, un pays où l'on se lève le matin avec le procès Khalifa, on déjeune avec le procès BCIA et l'on se couche avec le procès Algérie Télécom, un pays où allumer des pneus dans la rue pour dire que l'on a fait est assimilé à une tentative de coup d'Etat, un pays où exiger de maigres augmentations de salaire à des dirigeants qui dorment sur près de 80 milliards de dollars de réserves de changes est synonyme de volonté manifeste de déstabiliser l'économie nationale et de faire le jeu de la main de l'étranger, dans ce pays-là précisément, j'ai une envie furieuse de rencontrer ces deux salariés sur trois qui affirment qu'ils ne souffrent d'aucun stress. Et en attendant de rencontrer ces deux zouaves, j'entretiens mon stress en fumant du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.

